

In l'Enseignement
Chrétien
(Louis Chaigne) 17 Juin 1931

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

— 394 —

170
Juin 1931

LES MAÎTRES NOUVEAUX

IV. — ANDRÉ GIDE (1)

La « prison » des origines.

Né en 1869 — le 22 novembre, — André Gide appartient à la génération de Claudel, de Valéry, de Maurras, de Jamnes et de Proust. Que fût-il devenu si ses origines l'avaient rattaché au plateau de Villeneuve-sur-Fère-en-Tardenois, à la plage de Sète, à l'étang de Berre, à la montagne pyrénéenne ou au faubourg Saint-Germain ? D'un triste appartement parisien de la rue de Médicis, ses yeux d'enfant s'ouvrirent sur le Luxembourg, enchanté et glorieux, mais qui ne saurait remplacer un terroir. Aussi verrons-nous Gide fuir délibérément l'horizon de ses premières années et chercher dans l'évasion ces nourritures terrestres qui lui sont apparues si séduisantes et qu'il a exaltées avec tant d'éclat : il sera l'homme de cette phrase ascétique et voluptueuse : « Heureux qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités. » (*Nourritures terrestres.*)

Son père, Jean-Paul-Guillaume Gide, issu d'une famille d'Uzès, professa le droit à Grenoble, puis à Paris. Décédé le 28 octobre 1880, il a laissé une étude appréciée sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne. « C'est d'après une photographie — écrira plus tard le jeune André — que je revois mon père, avec une barbe carrée, des cheveux noirs, assez longs et bouclés ; sans cette image, je n'aurais gardé souvenir de son extrême douceur. Ma mère [devenue protestante, elle appartenait à une famille Rondeaux, normande et catholique] m'a dit plus tard que ses collègues l'avaient surnommé « *Vir probus* » ; et j'ai su par l'un d'eux que souvent on recourait à son conseil ». L'oncle paternel du futur écrivain, Charles Gide est l'économiste bien connu, qu'ont « potassé » tous les étudiants de droit.

On sait la fameuse apostrophe à l'auteur des *Déracinés* : « Né à Paris, d'un père Uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? » (*Prétextes.*) En tout cas, la diversité des éléments héréditaires qu'il porte en soi incite Gide à croire qu'elle est au départ même de son œuvre d'art ; cette dernière seule permettrait un accord que lui refuserait le jeu naturel de sa vie.

Des vacances, tantôt en Normandie, à la Roque-Baignard, dans une atmosphère catholique, tantôt dans l'Uzès de Jean Racine — son protecteur et utile auxiliaire... —, sous un climat huguenot. Des lectures, grâce aux soins d'un père attentif : scènes de Molière, passages de l'*Odys-*

(1) André Gide est un écrivain « dangereux » et un écrivain à la mode. De divers côtés, les maîtres chargés de fournir à leurs élèves quelques vues sur la littérature contemporaine nous ont demandé une brève étude sur cet écrivain. C'est la seule raison que nous ayons de parler d'André Gide dans cette revue. (J. C.)

sée. fragments de la farce de Pathelin, récits de Sindbad et d'Ali-Baba, traductions de la Comédie italienne, début du livre de Job... L'école, à partir de 1877. Peu encourageantes études, rue d'Assas, à l'école Alsacienne. Des zéros de tenue, de conduite, d'ordre et de propreté : presque invariablement la dernière place. Une interruption à douze ans : la santé flanche. Alors la campagne, un précepteur, des cours au lycée de Montpellier dont le délivre une sérieuse maladie. Des soins à Lamalou-les-Bains. Avec la guérison, le retour à Paris et, de nouveau, l'école Alsacienne. De temps en temps, en compagnie d'une cousine, l'Emmanuèle des *Cahiers d'André Waller*, des séjours à Rouen, à Hyères, au Costebelle cher à Paul Bourget. Puis, Paris encore et, cette fois, la pension du professeur Richard, rue Raynouard, où il va rester trois ans (on lui fait lire le *Roi s'amuse*, les *Blasphèmes* de Richepin, les *Névroses* de Rollinat) ; en marge de la pension, des matinées à l'Odéon et au Français, les Concerts Padeloup et de profitables leçons de piano : Bach, Schumann, Mozart, Beethoven et Schubert peu à peu et passionnément déchiffrés, en attendant la grande révélation de Chopin, dont Gide exécute aujourd'hui l'œuvre avec tant de ferveur. Entre quinze et dix-huit ans, amitiés intenses et brèves, étude de la Grande Encyclopédie, de Bossuet, de Fénelon, d'Amiel, à l'ombre d'une nouvelle pension (rue de Chevreuse, chez M. Keller) et de l'école Alsacienne où il fait sa rhétorique et rencontre Pierre Louys, alors « querelleur et laquin », mais très brillant élève et qui devient le meilleur de ses amis.

Préparation chrétienne.

André Gide compte dix-huit ans. Il suit, le dimanche, au temple de la rue Madame, les prêches de MM. Hollard et de Pressensé. Il vit en communion mystique avec Emmanuèle et s'enthousiasmera bientôt pour un amour-vertu tout tendu vers le désir d'atteindre Dieu et de le posséder comme les saints.

« Je ne découvrais rien que je n'en voulusse aussitôt instruire [Emmanuèle] et ma joie n'était parfaite que si elle la partageait. Dans les livres que je lisais, j'inscrivais son initiale en marge de chaque phrase qui me paraissait mériter notre admiration, notre étonnement, notre amour. La vie ne m'était plus de rien sans elle, et je la rêvais partout m'accompagnant, comme à la Roque, l'été, dans ces promenades matinales où je l'entraînais à travers bois : nous sortions quand la maison dormait encore. L'herbe était lourde de rosée ; l'air était frais ; la rose de l'aurore avait fané depuis longtemps, mais l'oblique rayon nous riait avec une nouveauté (*sic*) ravissante. Nous avançons la main dans la main, ou moi la précédant de quelques pas, si la sente était trop étroite. Nous marchions à pas légers, muets, pour n'effaroucher aucun dieu, ni le gibier, écureuils, lapins, chevreuils, qui folâtre et s'ébroue, confiant en l'innocence de l'heure, et ravive un éden quotidien avant l'éveil de l'homme et la somnolence du jour. Eblouissement pur, puisse ton souvenir, à l'heure de la mort, vaincre l'ombre ! Mon âme, que de fois, par l'ardeur du milieu du jour, s'est rafraîchie dans la rosée ! » (*Si le grain ne meurt...*)

Les Grecs, révélés par Leconte de Lisle aux deux jeunes gens, les consumment de joie païenne, et cependant Gide entendra, plus véhéments, plus pressants que jamais, les purs appels chrétiens. Il substitue à son chevet la Bible aux Tragiques. Il fait au temple sa première communion et, raconte-t-il, « je me maintins alors, des mois durant, dans une sorte d'état séraphique, celui-même, je présume, que ressaisit la sainteté.... Avant de me mettre au travail, je lisais quelques versets de l'Ecriture, ou plus exactement relisais ceux que j'avais marqués la veille comme propres à alimenter ma méditation de ce jour, puis je priais. Ma prière était comme un mouvement perceptible de l'âme pour entrer plus avant en Dieu... »

non ! Dans le même temps, il écrit, un peu à la manière de Sully-Prudhomme, ses premiers vers. Il noue une amitié nouvelle avec son camarade de l'école Alsacienne Paul-Albert, fils du peintre, Jean-Paul Laurens. En Philosophie, il se passionne pour Schopenhauer, Spinoza, Descartes, Leibnitz, et surtout pour Nietzsche Il voyage en Suisse, publie — dans la Wallonie — son carnet de route, et, en 1891, à l'Art Independent et chez Perrin, les *Cahiers d'André Walter*, préfacés par Pierre Louys, qui signe P. C. (initiales de Pierre Chrysis, son pseudonyme du moment).

Les *Cahiers* se divisent en deux parties : le cahier blanc et le cahier noir ; d'allure symboliste et d'accent nietzschéen, ils sont composés, selon l'auteur, non en français mais en musique. Des notations d'ordre sentimental ou religieux ou purement intellectuel, décomposées, désordonnées, mais d'une importance réelle pour l'intelligence de toute l'œuvre de Gide qu'elles contiennent en puissance. Ame secrète, pudique, profonde, âme écartée des dures réalités de la vie et qui s'en défend, âme lourde de trop de richesses pour se livrer toute, âme amoureuse avec élan, pieuse avec fièvre : tel nous apparaît André Walter. Epris, sa cousine et lui, l'un de l'autre, voyez sur quel plan, pour quels objets et dans quel ton ils s'exaltent :

— Sœurte, lui dis-je, j'ai sur moi l'Evangile ; si tu veux, nous en lrons ensemble pendant qu'il fait encore un peu de jour. — « Lisons », me dit Emmanuèle. Et quand j'eus fini de lui lire : « Si tu voulais, ma sœur, nous prierions ensemble ? — Non, dit-elle, prions à voix basse, sinon nous penserions à nous plus qu'à Dieu ».

Les *Poésies d'André Walter* (1892) sont la transposition des mêmes sentiments, des mêmes rêves et du même idéal.

Nous sommes des petits enfants dans un bois,
Nous sommes des marins sous des ciels sans étoiles,
Nous sommes comme des hirondelles
Qui ont perdu le vol fuyant des sœurs... (V)

Tu m'as dit : « Ecoute, je crois
Nos âmes très mystérieuses,
Peut-être qu'elles sont heureuses
Et que nous ne le savons pas... (VIII)

Un matin pourtant elle est revenue
L'aube que nous attendions.

Tu m'as dit : « La nuit diminue,
Le jour naît, veillons et prions » (XI)

L'évasion et les découvertes.

Gide fréquente chez Hérédia et chez Mallarmé. Des causeries chez ce dernier, — ces causeries incomparables dont nous avons déjà parlé à propos de Valéry et de Claudel, — naîtra, en 1892, le *Traité du Narcisse*. Narcisse est le thème à la mode. Convaincu de l'impossibilité où nous sommes de connaître directement qui ou quoi que ce soit, notre auteur proclame que tout ce que nous sommes et tout ce qui nous entoure est symbole. La *Tentative amoureuse* (1893) laisse entrevoir les chemins différents de deux êtres, Luc et Rachel, qui vivent un instant de l'illusion de s'être vraiment rencontrés. Imité des allégoriques *Fragmenis* de Novalis, le *Voyage d'Urien* (1893), qui s'oppose au naturalisme alors en plein règne, indique de merveilleuses possibilités d'aventures : « Je t'attends au-delà des temps, où les neiges sont éternelles ; ce sont de bonnes de neige, non plus de fleurs que nous aurons. Ton voyage va finir, mon frère. Ne regarde plus vers jadis. Il est encore d'autres terres, et que tu n'auras pas connues, que tu ne connaîtras jamais. Que t'eût servi de les connaître ? Pour chacun, la route est unique et chaque route mène à Dieu. Mais ce n'est pas dès cette vie que tes yeux pourront voir sa gloire ». Ce livre publié, Gide songe à accompagner un cousin en Islande ; puis il décide un voyage en Algérie avec Paul Laurens. Il cherche alors — et espère trouver là-bas au milieu du primitivisme de l'Islam, — l'explication même de sa vie. Il tombe gravement malade à Biskra et bientôt regagne la France. Dans un village du Jura, il se délivre de l'écœurement qu'il rapporte des milieux littéraires retraversés à Paris, en écrivant *Paludes* (1895). *Paludes* est une condamnation, sur le mode ironique, de l'occupation, de l'activité, de l'action, de tout ce qui peut faire obstacle et frein à l'élan instinctif : « ce n'est pas des actes que je veux faire naître, c'est de la liberté que je veux dégager ». N'est-ce pas comme une réponse au *Jardin de Bérénice* écrit par Barrès, quelques années plus tôt, devant les marécages d'Aigues-Mortes ? La suite de *Paludes* s'appellera les *Nourritures terrestres* (1897), un des livres les plus lus, les plus importants de Gide ; c'est, derrière la bannière nietzschéenne, le cantique continu de l'homme fier d'avoir créé sa propre vie et de la posséder close et pleine ; c'est l'hymne aux désirs multiples et changeants ; c'est l'invitation au prolongement éternel, à travers des reposoirs inattendus, de l'âme infinie ; c'est l'appel à toutes les inquiétudes, à toutes les faims ; les cris y jaillissent comme les flammes d'un buisson incendié.

Nathanaël, je t'enseignerai que toutes choses sont divinement naturelles...

Nathanaël, je te parlerai de tout.

— Je mettrai dans des mains, petit père, une houlette sans métal, et nous guiderons doucement, en tous lieux, des brebis qui n'ont encore suivi aucun maître...

...Nathanaël, je veux enflammer tes lèvres d'une soif nouvelle. — et puis approcher d'elles des coupes pleines de fraîcheur ; — j'ai bu — je sais les sources où les lèvres se désaltèrent.

Nathanaël, je te raconterai les sources...

Je sors dès le matin ; je me promène : je ne regarde rien et je vois tout ; une symphonie merveilleuse se forme et s'organise en moi des sensations inécoutées. L'heure passe ; mon émoi s'alentit, comme la marche du soleil moins verticale se fait plus lente. Puis je choisis, être ou chose, de quoi m'empêcher, — mais je le veux mouvant, car mon émotion, sitôt fixée, n'est plus vivante. Il me semble alors à chaque moment nouveau n'avoir encore rien vu, rien goûté.

A l'époque des *Nourritures terrestres*, qui, d'ailleurs, passèrent inaperçues et mécontentèrent les amis de Gide, ce dernier fonde, avec Louys et Henri Albert, une de ces revues cénaculaires comme il n'en existe plus : le *Centaure*.

Philoctète ou le *Traité des Trois Morates* (1899) oppose la raison d'Etat, la pitié et la vertu esthétique. *Le Prométhée mal enchaîné* (1899) illustre un acte dit *gratuit* : tandis que Coclès et Damoclès demeurent liés malgré eux aux circonstances qui atteignent leur vie, le Miglionnaire reste détaché des faits dont il est responsable.

Le 29 mars 1900, André Gide donne à Bruxelles sa célèbre conférence sur l'influence en littérature, apologie de l'influence et des influencés. L'année suivante, il publie le *Roi Candale*, drame d'une âme tellement dilatée que la possession des biens lui est impossible. *L'Immoraliste* (1902), dédié à Henri Ghéon, et qui ne connaît aucun succès à l'époque, nous apporte l'histoire, sous forme de satire, d'un jeune savant, Michel, qui ne prend goût à la vie qu'au sortir d'une maladie et qui rejette aussitôt toutes les contraintes scientifiques et culturelles. Monstrueux à l'égard de l'admirable femme, malade elle-même, qui l'a soigné, il lui devient infidèle et s'abandonne, lorsqu'elle va mourir, à de basses fréquentations. Le même individu se fait le défenseur des braconniers qu'il surprend dans son domaine et s'intéresse grossièrement à un enfant voleur. Après *L'Immoraliste*, Gide, découragé, ne veut plus écrire. Il accepte cependant de remplacer M. Léon Blum comme critique littéraire à la *Revue blanche*. Puis nous le voyons, revenu sur sa décision, donner un *Saül* (1903) qui est une réplique à ses *Nourritures terrestres*. Saül, gavé de plaisirs, se défait, se dégrade, s'épuise avec ses propres richesses. Le 5 août 1903, l'auteur de *Saül*, est appelé à la cour de Weimar, où il traite de l'importance du public pour un écrivain. Peu après paraissent ses *Prétextes*, que suivront plus tard de *Nouveaux Prétextes* ; le meilleur de son œuvre, du point de vue formel, est peut-être là : que d'études pénétrantes, neuves et constructives sur Nietzsche, sur Baudelaire, sur Mallarmé, sur Villiers de l'Isle-Adam, sur Jammes, sur Charles-Louis Philippe, sur Péguy ! Un exemple de sa manière, ces considérations sur le style de Péguy, dont il épouse à dessein les manies et les caprices :

« Le style de Péguy est semblable à celui des très anciennes litanies. Il est semblable aux chants arabes, aux chants monotoniques de la lande ; il est comparable au désert ; désert d'alfa, désert de sable, désert de pierre... Le style de Péguy est semblable aux cailloux du désert, qui se suivent et se ressemblent, où chacun est pareil à l'autre, mais un tout petit peu différent ; d'une différence qui se reprend, se ressaisit, se répète, semble se répéter, s'accroître, s'affirmer et toujours plus nettement ; on avance... »

Admirateur de Maurice Denis, Gide présente, en 1904, dans une chaude préface, l'exposition des œuvres de ce peintre. *Amyntas* (1906) recueille les plaintes d'une âme lasse d'être seule et une, amère au milieu d'une existence trop comblée. *Le Retour de l'Enfant prodigue* (1907) combat une fois de plus, l'obligation et la contrainte et prêche la vie sans foyer et sans lois, la vie libre et dangereuse. Quand il fut publié, son auteur reçut ce conseil de Charles-Louis Philippe : « Hâte-toi, sois un homme ; choisis. » *Bethsabé* (1909) reconstitue gidiennement l'épisode biblique : David découvre que Bethsabé ne lui procure pas ce bonheur simple et tranquille qui était la part d'Urie ; il la renvoie, mais un partisan trop zélé et trop prompt a déjà tué le mari de la belle Juive.

En janvier 1909, Gide fonde, avec Eugène Montfort, l'actuel directeur des *Marges*, et avec Marcel Boulenger, la *Nouvelle Revue française*, qui suspend sa publication après le premier numéro, pour ne la reprendre que six mois plus tard. Ses premiers collaborateurs sont Paul Claudel, son ami depuis 1899 ; Francis Jammes, de qui il a fait, à ses frais, éditer la première œuvre *Un Jour* ; Albert Thibaudet ; Jacques Copeau ; Henri Ghéon ; Jacques Rivière.

Les premiers numéros de la *Nouvelle Revue française* contiennent un nouveau récit de Gide : *la Porte étroite*, qui lui a été inspiré par la mort d'une amie de sa mère, Mlle Anna Shackleton (Alissa), et qu'il a écrit à la lumière de la *Vita nova*. Alissa et Jérôme s'aiment réciproquement ; mais la jeune fille se détache de son ami, en faveur de sa sœur Juliette, pour se donner à Dieu dans une vie sainte. « Mon rêve était monté si haut que tout contentement humain l'eût fait déchoir. J'ai souvent réfléchi à ce qu'eût été notre vie l'un avec l'autre ; dès qu'il n'eût plus été parfait, je n'aurais plus pu supporter notre amour... N'est-il pas né pour mieux que pour m'aimer ; l'aimerais-je autant s'il devait s'arrêter à moi-même ? » Cette œuvre, assez étrange au regard catholique, contient de réelles beautés ; le sentiment religieux y est trouble et inquiétant : Gide, paraît-il, l'a voulu ainsi pour montrer les dangereuses conséquences d'un mysticisme désordonné. On songe, en lisant ce livre, au mot de la Bienheureuse Angèle de Foligno : « L'amour de Dieu m'est par-dessus tout suspect... »

Isabelle (1911) est une tapisserie romantique. L'auteur nous fait accompagner un jeune homme, Gérard, dans un manoir normand où un domestique a tué, pendant la nuit, un inconnu qui a tenté d'enlever Isabelle ; celle-ci fuit mais reparait de temps en temps. Gérard s'en va de son côté, mais, quelques années plus tard, il revoit la jeune fille qui, banalement et d'un air détaché, lui raconte le drame. Sobre à l'excès, ce livre est riche en physiognomies curieuses et dessinées avec relief.

En 1913, André Gide qui a fait partie d'un jury de cours d'assises, publie ses souvenirs, dont la conclusion : « ne juge point », sera, quinze ans après, le titre d'une collection publiée sous sa direction. La même année sortent les *Caves du Vatican*. C'est avant tout l'histoire d'un nouvel immoraliste, Lafcadio Wluicki, que rencontre en chemin de fer un Français. Fleurissoire, délégué par sa famille pour aller en Italie vérifier si, comme on l'assure, le Pape est retenu prisonnier dans les caves du Vatican. Lafcadio, pour connaître le plaisir d'accomplir un cri-

me « gratuit », précipite par la portière Fleurissoire, qui, d'ailleurs, se trouve être son parent. C'est en pensant à ce livre que Claudel, dont il reproduisait en épigraphe un passage emprunté à l'*Annonce* (1), prononça ces mots, relevés par Massis : « Le mal, ça ne compose pas. »

A la veille de la guerre, Gide voyage avec Ghéon en Turquie. Il faut retenir, comme assez inattendues, ces lignes de son journal : « Trop longtemps j'ai pensé par amour de l'exotisme, par méfiance de l'infatuation chauvine et peut-être par modestie, trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprit... A présent, je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est la seule — oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers. »

Après l'invasion, il travaille au Foyer Franco-Belge, œuvre créée en faveur des réfugiés. Son grand ami le Commandant Dupouey — dont l'exemple convertira Ghéon — est tué au champ d'honneur. Ne l'avait-il pas indirectement acheminé vers la foi totale ? « En lui, écrit Gide, s'était élargi ce vide espace, que seule la Présence eucharistique pourra remplir. » De février à novembre 1916, travaillé lui-même par la grâce divine, notre auteur rédige cet inestimable cahier : « *Numquid et tu...* », presque inconnu de la plupart, et qu'il faut remercier M. Charles du Bos de nous avoir révélé. Certaines pensées de ce cahier portent le plus authentique signe chrétien :

12 mars.

O paroles du Christ, si profondément méconnues. Dix-huit siècles ont passé et c'est là que nous en sommes à ton égard ! Et certains vont disant : « L'Evangile a cessé de vivre ; il n'a plus pour nous désormais ni signification ni valeur. » Ils blasphèment ce qu'ils ignorent, et je veux leur crier : l'Evangile nous attend encore. Sa vertu, loin d'être épuisée, reste à découvrir, à découvrir sans cesse.

La parole du Christ est toujours nouvelle et d'une promesse infinie..

3 octobre.

« ...Sa main toujours tendue, que l'orgueil se refuse à saisir.

— Préfères-tu donc enfoncer toujours, lentement, toujours plus profondément dans l'abîme ?

Penses-tu que cette chair pourrie, d'elle-même va se détacher de toi ? Non ; si toi tu ne te détaches point d'elle.

— Seigneur ! sans votre opération elle me pourrira d'abord tout entier. Non, ce n'est pas l'orgueil ; vous le savez ! Mais votre main, pour la saisir, je voudrais être moins indigne...

1919 est l'année de la *Symphonie Pastorale*. Il est moins question dans ce livre de la musique de Beethoven que de l'aventure d'un pasteur protestant. Ce dernier aime, d'abord à son insu, une jeune aveugle recueillie dans sa maison et qu'il rééduque ; mais son fils Jacques aime aussi cette protégée ; opérée, celle-ci recouvre la vue ; elle opte pour le fils, autrefois

(1) « Mais de quel roi parlez-vous, et de quel pape ? Car il y en a deux et l'on ne sait quel est le bon ».

re poussé par un amour secret porté au père, mais devant les désastres que cause cette option dans la famille du pasteur, elle se noie, après s'être convertie au catholicisme (?) comme Jacques lui-même qui, d'ailleurs, entrera dans des ordres. Ce récit extravagant, satirique, où l'auteur prétend avoir voulu dénoncer le danger de la libre interprétation des Ecritures, se présente dans une langue pure et classique.

Si le grain ne meurt (1920) recueille des souvenirs d'enfance, auxquels nous avons fait de larges emprunts dans la première partie de notre essai.

En 1925 se place le *Voyage au Congo* : le récit contient, à l'adresse des colonisateurs, à côté de reproches qui paraissent justifiés, des suggestions certainement intéressantes. Mais, d'un bout à l'autre, quel déconcertant rationalisme ! Cette même année, Gide vend ses livres. « Le goût de la propriété, explique-t-il, n'a jamais chez moi été bien vif. Il me paraît que la plupart de nos possessions sur cette terre sont moins faites pour augmenter notre joie, que nos regrets de devoir un jour les quitter. »

Les Faux-Monnayeurs (1925) (suivi du *Journal des Faux-Monnayeurs*), le premier roman avoué de Gide, retrace l'odyssée de plusieurs vauriens, parmi lesquels Bernard Profitendieu, qui a volé la valise de son oncle, ce dont ce dernier est bien près de le féliciter : il le prend, en tous cas, comme secrétaire et l'emmène en Suisse ; après de tristes vagabondages, Bernard quitte son oncle et se lance dans le journalisme ; il y a aussi Vincent, qui noie une femme dans un fleuve africain ; des faits divers en somme, mais on ne sait pourquoi rassemblés.

L'Ecole des femmes (1929) oppose une jeune personne, Eveline, assez pieuse quoique élevée dans un milieu aréligieux, et son mari, Robert, bourgeois bien pensant, moderne Tartuffe. Robert ne tarde pas à devenir odieux à Eveline ; elle perd la foi et cherche la mort en soignant des contagieux. Dans *Robert* (1930), le mari se justifie en écrivant au romancier.

OEdipe (1931) est une très indépendante adaptation du drame de Sophocle. Le fils de Laïus nous avertit qu'à tous les problèmes, quels qu'ils soient, il n'est point d'autre réponse que celle qu'il adressa lui-même au Sphinx.

Une route descendante...

1° Tout l'effort de Gide consiste à faire sortir l'homme de soi, à le libérer des disciplines, des traditions, des habitudes, des coutumes, à l'inviter aux aventureux départs vers d'imprévus horizons sans cesse renouvelés. Jouir de l'heure ; être prêt, être disponible à chaque instant ; voyager sans bagages et sans préjugés ; agir sans penser aux suites de l'acte ; agir pour agir, quand cela plaît : tels sont les plus notables articles du code gidien.

2° Convaincu que le bien n'offre aux investigations du romancier qu'un champ réduit et plat, et qu'en ce qui le concerne personnellement il n'a plus rien d'inédit à y découvrir, il ne semble avoir de curiosité et de complaisance que pour l'anormal. Il flaire, dans les faits divers qu'il collectionne avec tant de soin, cette pourriture, cette corruption de l'homme en quoi il voit les plus sûres possibilités de renouvellement. Certains personnages de *l'Immoraliste* et des *Faux-Monnayeurs* sont d'une vraie abjection. Enfin il a écrit tout un petit traité pour justifier des pratiques que cette Bible même qu'il se plaît à citer si souvent désigne comme les plus

abhorrées de Dieu. Toute son œuvre, d'ailleurs, laisse traîner je ne sais quels relents malsains.

3° Sincère, Gide l'est scrupuleusement et d'une tendance profonde ; mais nous doit-il cette sincérité absolue qui met à nu les pires errements de l'esprit, les pires déviations de la chair et de la sensibilité ? Impuissant à communiquer autre chose que son inquiétude, il ne saurait rassasier les appétits qu'il sollicite. L'exemple de Jacques Rivière : « J'ai désiré ; j'ai désiré de grand désir ; un soir, l'esprit las de tant se divertir, j'ai senti à nouveau le sursaut de mon anxiété, le cri intérieur, l'appel, la révolte, ma passion. Alors André Gide m'a enseigné : je suis parti, je suis parti à la recherche des choses et du bonheur qu'elles ne renferment pas ; devant moi, les mains tendues de désir, j'ai cherché des satisfactions, des possessions ; une *déception perpétuelle* ne m'a pas découragé... » Gide ne conduit vers aucun but. Ses adeptes n'ont devant eux-mêmes que leur ombre.

4° Ses adeptes ? Oui, car il a voulu, il veut exercer une influence. Il a profondément marqué plusieurs générations. Il a été le directeur de conscience d'une fervente jeunesse. Il a créé, à son corps défendant, je veux le croire, mais très certainement, une mode, une pose (nées de cette aveugle « sincérité » qu'il préconise) en faveur d'innombrables recettes, contenues, ici discrètement, là dans un étalage osé, au cours de la plupart de ses livres (1). Mais la France a cédé le pas, dans cette affreuse publicité, à la Russie, aux pays de l'Europe centrale, à l'Allemagne surtout. Notre jeunesse n'a, sur le plan intellectuel, rien à gagner, ni pour maintenant, ni pour plus tard, à l'étude de Gide, encore qu'un esprit catholique vraiment averti nous apparaisse comme seul prémuni contre la nocivité d'une telle œuvre : le catholique sait que tout lui appartient, et à quelles conditions, plus libre qu'on ne pense, tout son bien, qui n'est rien moins que l'univers, peut tourner à son profit et à sa joie : la joie est absente de l'œuvre de Gide.

5° Et pourquoi une telle absence ? Cette œuvre est née de la curiosité ; elle est née d'un tourment, d'une soif, d'un besoin ; elle n'est pas née de la douleur : « Je t'ai connu jeune, bon, généreux et charmant — pur peut-être ! Pourquoi n'as-tu pas accueilli la douleur quand elle est venue ? Je t'ai connu, avec un génie naissant qui ressemblait à l'étoile du matin. Pourquoi t'es-tu révolté contre la douleur ? Je t'ai connu dès l'aube, quand Alissa t'enlaçant, ton éscarpolette fleurie volait au-dessus des colombes. Pourquoi as-tu répudié la douleur ? N'aurais-tu pas eu une place dans les assemblées, comme eussent dit nos vieilles tantes huguenotes ? Moi-même, sous mes cheveux blancs, je t'eusse apporté mon laurier sauvage. » Ainsi parle Francis Jammes (2).

6° M. Daniel-Rops a très bien vu et marqué, dans *Notre Inquiétude*, à

(1) « La question qui circule à travers toute ma production littéraire, c'est point du tout de savoir si l'homme est naturellement bon ou mauvais, mais bien si certains instincts que l'on considère comme essentiellement répréhensibles et préjudiciables à la Société ne peuvent devenir serviables ». — *André Gide*, lettre du 22 novembre 1929 à M. Montgomery Belgion (auteur de *Our Present Philosophy of Life*, according to Bernard Shaw, André Gide, Freud and Bertrand Russell), in la *Nouvelle revue française*, numéro du 1^{er} février 1930, page 195.

(2) *Leçons poétiques* (Mercure de France, 1931).

propos du « héros » de l'*Immoraliste*, qu'étant sorti de soi il ne peut plus y rentrer. On pourrait en dire autant de Gide. Il est littéralement l'homme qui a perdu son moi.

7° Il reste l'enchantement d'un beau style, enveloppant, sinueux, frais souvent comme l'eau de roche ; souvent à peine posées les phrases l'une après l'autre fuient ; parfois les brusques arrêts d'une affirmation véhémentement. Mais le style varie suivant les ouvrages, suivant les sujets et les climats : celui des *Nourritures* a plus d'éclat, celui de la *Porte étroite* plus de sobriété, celui de la *Symphonie* plus de pureté. Le voile classique, à Racine dérobé, facilite cette manière insinuante de présenter les situations les plus osées.

8° Nous ne rejeterons pas tout Gide, mais nous devons dénoncer les turpitudes qui salissent ses livres. Et, nous souvenant qu'il est un écrivain vivant, nous attendrons le jour où des œuvres positives sorties de sa plume apporteront la joie et la paix véritables là où tant d'autres que nous citions tout à l'heure ont semé le désespoir et multiplié les ruines. André Gide, si vous pouviez rouvrir votre Bible aimée avec les yeux de l'homme nouveau, et préférer à tels de vos ouvrages la Première Epître de saint Paul aux Romains...

Louis Chaigne.

la "Revue" de
Christian
(Louis Chaigne) 17 juv 1931

170

M. Gide tient surtout à ce qu'il semble proposer une excellente méthode pour libérer l'âme de tous les mécanismes qui pèsent sur elle, de toutes les habitudes qui la rendent esclave; il lui indique les moyens de demeurer toujours inadéquats à son objet, tout en subtilisant l'inquiétude, au point qu'elle ne puisse plus être une souffrance, mais au contraire la source de toutes les joies; par là il donne comme fondement à la liberté le mouvement incessant par lequel le sujet dépasse l'objet, au moment où il en jouit. » — LÉON DAUBET (*Action Française*, janvier 1924). — Très élogieux. L. D. place G. parmi les premiers écrivains français vivants. — M. COULON: *Témoignages* 2^e série (*Mercury de France*). — F. P. ALIBERT: *André Gide*. Témoignage d'un ami. — EDMUND GOSSK: *Portraits and sketches* (Londres). — HENRI DE RÉGNIER (*Le Figaro*, 12 mars 1924). « J'ai honte d'avouer que j'ai peine à m'intéresser à l'œuvre et à la personnalité de M. André Gide. » — HENRI MASSIS: *Jugements* ** (Plon). Il n'y a qu'un mot pour définir un tel homme. mot réservé et dont l'usage est rare, car la conscience dans le mal, la volonté de perdition ne sont pas si communes: c'est celui de démoniaque. Et il ne s'agit pas ici de ce satanisme verbal, littéraire, de cette affectation de vice, qui fut de mode il y a quelque trente ans, mais d'une âme affreusement lucide dont tout l'art s'applique à corrompre. » — BERNARD FAY: *Panorama de la littérature française* (Kra). « Cette génération est liée à lui plus qu'à tout autre. » — CHARLES DU BOS: *Le dialogue avec André Gide* (1) (*Au Sans Pareil*). « Tout l'avenir du destin de Gide dépend de l'issue de la lutte entre les deux grands courants dont il est traversé, qui se partagent son être intime: le courant de l'inquiétude, et celui de la sérénité: le premier longtemps l'orienta, le second aujourd'hui prédomine. Qu'il ne lui laisse pas le dernier mot, qu'à nouveau l'inquiétude l'habite, qu'elle l'habite pour une autre fin qu'elle-même, et il n'est rien que son œuvre et sa personne ne nous puissent

encore apporter. Ai-je besoin d'ajouter que nul ne s'en réjouira plus qu'un ami aujourd'hui malheureux, mais confiant toujours et indéfectiblement fidèle. » — MARTIN-MAMY: *Les nouveaux païens* (Sansot). — MAURICE MARTIN DU GARD: *André Gide* (Nouvelles littéraires, 24-11-28). « On dira peut-être que M. Gide est un auteur incomplet, inachevé. C'est le plus intelligent. » — MARCEL ARLAND: *André Gide* (Nouvelle Revue Française, 1^{er} février 1931). Son œuvre n'est pas l'œuvre d'un esprit pur, ni celle d'un pur sensuel, ni même celle d'un homme extrêmement sensible. Mais on y trouve constamment une âme. » — JACQUES BOULANGER: *Mais l'art est difficile* (Plon, 2^e série). — GABRIEL MARCEL (*Nouvelle Revue des Jeunes* 15 juillet 1929). — FRANÇOIS MAURIAC: *La vie et la mort d'un poète: André Lafon* (Bloud). Voir la conclusion. PIERRE LIÈVRE: *Esquisses critiques* 3^e série (Ed. du Divan). — *André Gide* (Ed. du Divan). — FRANÇOIS LE GRUX: *A propos de « L'Ecole des femmes », de « Robert » et d'André Gide*. (*Revue hebdomadaire*, 11 janvier 1930): « Gide, hanté par le divin, ne tend certes pas à détruire le divin dans les âmes qui continuent d'en vivre, de respirer naturellement en Dieu, mais à infirmer cette hiérarchie de valeur que nous voyons subsister entre les âmes qui aperçoivent Dieu et celles auxquelles Il reste caché... »

— *** *Latinité*, revue des pays d'Occident, (janvier 1931). Enquête sur André Gide. « Comme Nietzsche, André Gide a découvert un homme nouveau, une nouvelle région de l'âme. » (Ernst-Robert CURTIUS). — « Vous mettez sous l'égide de Gide (pardon! ce n'est pas de ma faute!) une sorte de nouvelle Eglise appelée à se dresser en face de Rome et à inaugurer une ère toute neuve. C'est peut-être aller un peu fort, comme on dit. Près de deux mille ans de ligne droite (au sens géométrique du mot) ne sauraient s'inquiéter de soixante ans de méandres gidiens. » (LUCIE DELARUE-MARDRUS). — « Il a exercé une influence profonde en apportant des justifications à ceux qui croient que, moralement, socialement de même que religieusement, on a le droit de s'isoler des autres hommes et qu'on découvre quelque chose en s'étudiant seul. » (Gabriel BOISSY). — « Gide est un homme d'une rare intelligence et un grand littéraire. Mais à mes yeux la littérature est une très petite chose, comparée à la vie. J'admire beaucoup plus la vie pure et inconnue d'une humble sœur de charité, qu'une pile de vingt volumes d'idées philosophiques. » (Alfred MONTEN). — « Gide est servi par un art et une ironie qui prêtent à son langage une perfection et une clarté extraordinaire et en assurent la portée et la durée. De sorte que non seulement il est le plus hardi, le plus large et le plus européen des écrivains français d'aujourd'hui: il en est aussi le plus classique et le plus français. » (Jean CASSOU). — « Il s'élève de siècle en siècle des écrivains en qui semble s'incarner l'esprit de désordre et de dissolution, doués d'ailleurs parfois de talent ou de génie et d'autant plus néfastes qu'ils en ont davantage. Ainsi J.-J. Rousseau et, plus proche mais de même espèce, M. André Gide. » (Gonzague TRUC). — *Hommage à André Gide* (Éditions du Capitole). Aspect d'André Gide, par Claude AVELINE, L'Évangile selon André Gide, par François MAURIAC... — RAMON FERNANDEZ: *André Gide*, 1931. — René SCHWOB: *André Gide* (en préparation).